

# *Le lapin et la sarcelle*

*Unis dès leurs jeunes ans*

*D'une amitié fraternelle,*

*Un lapin, une sarcelle,*

*Vivaient heureux et contents.*

*Le terrier du lapin était sur la lisière*

*D'un parc bordé d'une rivière.*

*Soir et matin nos bons amis,*

*Profitant de ce voisinage,*

*Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,*

*L'un chez l'autre étaient réunis.*

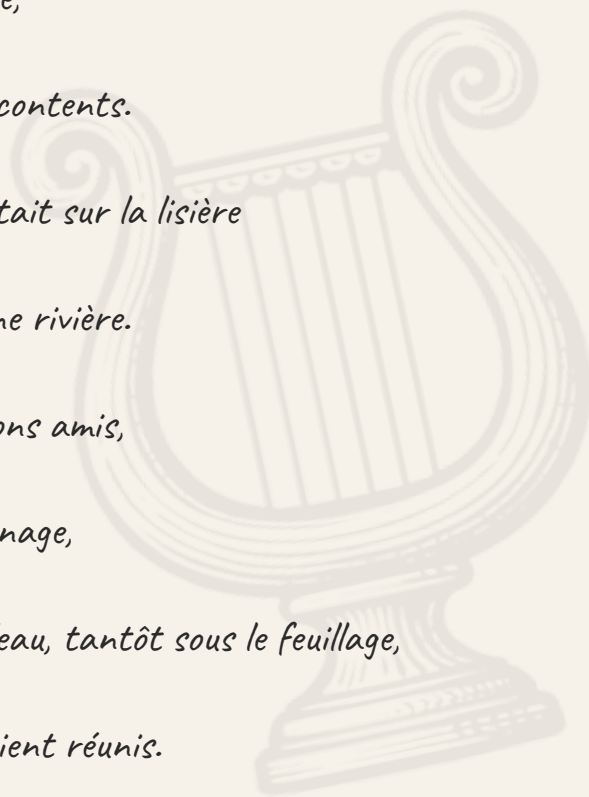
*Là, prenant leurs repas, se contant des nouvelles,*

*Ils n'en trouvaient point de si belles*

*Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours.*

*Ce sujet revenait sans cesse en leurs discours.*

*Tout était en commun, plaisir, chagrin, souffrance ;*



*Ce qui manquait à l'un, l'autre le regrettait ;*

*Si l'un avait du mal, son ami le sentait ;*

*Si d'un bien au contraire il goûtait l'espérance,*

*Tous deux en jouissaient d'avance.*

*Tel était leur destin, lorsqu'un jour, jour affreux !*

*Le lapin, pour dîner venant chez la sarcelle,*

*Ne la retrouve plus : inquiet, il l'appelle ;*

*Personne ne répond à ses cris douloureux.*

*Le lapin, de frayeur l'âme toute saisie,*

*Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux,*

*S'incline par-dessus les flots,*

*Et voudrait s'y plonger pour trouver son amie.*

*Hélas ! S'écriait-il, m'entends-tu ? Réponds-moi,*

*Ma sœur, ma compagne chérie ;*

*Ne prolonge pas mon effroi :*

*Encor quelques moments, c'en est fait de ma vie ;*

*J'aime mieux expirer que de trembler pour toi.*

*Disant ces mots, il court, il pleure,*

*Et, s'avancant le long de l'eau,*

*Arrive enfin près du château*

*Où le seigneur du lieu demeure.*

*Là, notre désolé lapin*

*Se trouve au milieu d'un parterre,*

*Et voit une grande volière*

*Où mille oiseaux divers volaient sur un bassin.*

*L'amitié donne du courage.*

*Notre ami, sans rien craindre, approche du grillage,*

*Regarde et reconnaît... ô tendresse ! ô bonheur !*

*La sarcelle : aussitôt il pousse un cri de joie ;*

*Et, sans perdre de temps à consoler sa sœur,*

*De ses quatre pieds il s'emploie*

*À creuser un secret chemin*

*Pour joindre son amie, et par ce souterrain*

*Le lapin tout-à-coup entre dans la volière,*

*Comme un mineur qui prend une place de guerre.*

*Les oiseaux effrayés se pressent en fuyant.*

*Lui court à la sarcelle ; il l'entraîne à l'instant*

*Dans son obscur sentier, la conduit sous la terre ;*

*Et, la rendant au jour, il est prêt à mourir*

*De plaisir.*

*Quel moment pour tous deux ! Que ne sais-je le peindre*

*Comme je saurais le sentir !*

*Nos bons amis croyaient n'avoir plus rien à craindre ;*

*Ils n'étaient pas au bout. Le maître du jardin,*

*En voyant le dégât commis dans sa volière,*

*Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin :*

*Mes fusils ! Mes furets ! Criaient-il en colère.*

*Aussitôt fusils et furets*

*Sont tout prêts.*

*Les gardes et les chiens vont dans les jeunes tailles,*

*Fouillant les terriers, les broussailles ;*

*Tout lapin qui paraît trouve un affreux trépas :*

*Les rivages du Styx sont bordés de leurs mânes ;*

*Dans le funeste jour de Cannes*

*On mit moins de romains à bas.*

*La nuit vient ; tant de sang n'a point éteint la rage*

*Du seigneur, qui remet au lendemain matin*

*La fin de l'horrible carnage.*

*Pendant ce temps, notre lapin,*

*Tapi sous des roseaux auprès de la sarcelle,*

*Attendait en tremblant la mort,*

*Mais conjurait sa sœur de fuir à l'autre bord*

*Pour ne pas mourir devant elle.*

*Je ne te quitte point, lui répondait l'oiseau ;*

*Nous séparer serait la mort la plus cruelle.*

*Ah ! Si tu pouvais passer l'eau !*

*Pourquoi pas ? Attends-moi... la sarcelle le quitte,*

*Et revient traînant un vieux nid*

*Laissé par des canards : elle l'emplit bien vite*

*De feuilles de roseau, les presse, les unit*

*Des pieds, du bec, en forme un batelet capable*

*De supporter un lourd fardeau ;*

*Puis elle attache à ce vaisseau*

*Un brin de jonc qui servira de câble.*

*Cela fait, et le bâtiment*

*Mis à l'eau, le lapin entre tout doucement*

*Dans le léger esquif, s'assied sur son derrière,*

*Tandis que devant lui la sarcelle nageant*

*Tire le brin de jonc, et s'en va dirigeant*

*Cette nef à son cœur si chère.*

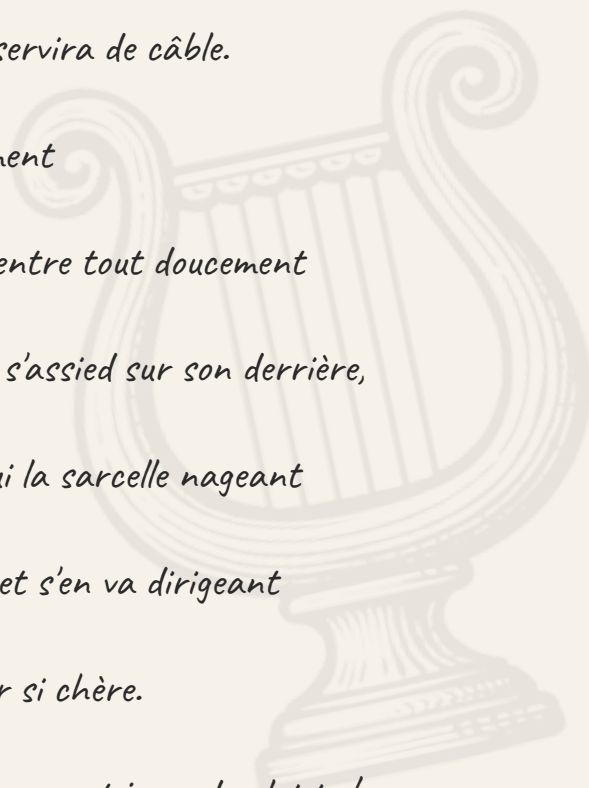
*On aborde, on débarque ; et jugez du plaisir !*

*Non loin du port on va choisir*

*Un asile où, coulant des jours dignes d'envie,*

*Nos bons amis, libres, heureux,*

*Aimèrent d'autant plus la vie*



*Qu'ils se la devaient tous les deux.*

*Jean-Pierre Claris de Florian (1755-1794)*

